

« Pourquoi l'âge signifierait-il plus de maturité ? »

« *Thou shouldst not have been old till thou hadst been wise* »
(« tu n'aurais pas dû vieillir avant d'être sage »)
Shakespeare, *King Lear*, Acte I, scène 5

Examen des présupposés

La première chose à relever est le sous-entendu dans l'énoncé : « l'âge » veut dire en réalité « l'avancée en âge ».

Ensuite, il faut entendre l'irritation (au moins l'étonnement) de l'auteur du sujet, qui semble répondre à une affirmation courante (plus on est vieux, plus on est sage – au sens de : raisonnable, mesuré, parvenu à la pleine expression de soi). Cela correspond incontestablement à une expérience possible.

Le doute inclus dans le sujet permet d'ouvrir deux pistes différentes de celle de l'opinion courante :

1/l'âge est sans rapport avec la maturité (on discute la validité de tout l'énoncé) ;

2/l'âge et la maturité ont des liens mais ceux-ci peuvent être statistiques et non pas mécaniques (pour certains c'est vrai, pour d'autres non) ou bien varient en raison inverse (on discute le « plus de »).

On imagine bien que cette irritation perceptible chez l'auteur de la question renvoie à des standards civilisationnels, qui : 1/opposent le jeune écervelé et le vieux sage ; 2/ jugent plus favorablement la maturité que l'immatrité.

=>La première précaution à prendre est alors de reformuler le questionnement d'une manière plus neutre. Par exemple : quels rapports pouvons-nous établir entre âge et maturité ?

Reste une autre interrogation, qui concerne la « maturité ».

Rappelons qu'il s'agit d'une métaphore biologique (maturation d'un fruit ; avec une extension récente au traitement de la viande). Elle mérite d'être interrogée parce qu'elle comporte ici un tour de passe-passe dynamique : la maturation est un processus qui parvient à son point d'aboutissement (la maturité) ; mais que se passe-t-il ensuite ? La maturation atteint-elle un plateau (donc : si je parviens à la maturité, je demeure mature) ou bien se poursuit-elle comme dégradation (donc : après la maturité vient le pourrissement) ?

Autrement dit : le vieux sage ne pourrait-il devenir un vieux con ? Dans ce cas, il faudrait prévoir de déconnecter « maturité » et « vieillesse » en intercalant une constellation de termes signifiant la pleine possession de ses moyens (adulte, expérimenté, responsable, etc.).

Quels sont les enjeux ?

1/Les interventions dirigistes (c'est-à-dire : qui cherchent à les façonner) sur les rapports entre les âges sont une constante des sociétés humaines (et même animales) : parfois ces rapports se sont figés dans les habitudes (la question semble réglée, quelques fois même par une loi), parfois ils sont en crise (et se pose la question de leur bien fondé). Ces rapports ne se résument pas à la question de la maturité, mais on voit bien que la légitimité qu'on leur attribue conditionne le fait qu'ils durent ou non. Donc, réfléchir sur la maturité en rapport avec l'âge nous met en face d'enjeux sociaux assez vastes, comme : qu'est-ce qu'un parcours de vie ; quels

rappports entre ce qu'on vise et les moyens qu'on se donne pour y parvenir ; quelle est la place de l'échec dans la conduite d'une existence ?

2/Nos réponses interviennent à un moment où famille, travail, relations politiques sont tendanciellement traités avec les mêmes outils, parfois avec le même vocabulaire. La maturité au travail (liée ou non à l'âge) a-t-elle quelque chose à voir avec la maturité dans la famille ?

Quelles conceptualisations ?

Âge

Première dimension : l'âge est une construction abstraite, comportant de nombreuses conventions (par exemple : l'intervalle d'une année sert de référence en démographie, alors que cet intervalle est décalé pour chacun en fonction de son mois de naissance ; l'âge démographique n'est pas nécessairement corrélé avec l'âge biologique ; l'âge biologique nivelle des données disparates, concernant l'anatomie et la physiologie). Donc, quand on dit « âge », de quoi parle-t-on ?

Deuxième dimension : l'âge tend à être compartimenté pour d'autres besoins de politiques publiques. La tripartition simple (enfant / adulte / vieillard) est constamment travaillée par d'autres catégorisations qui complexifient l'enfance (nourrisson, bébé, petit enfant, enfant, pré-adolescent, adolescent), mais aussi la vieillesse (troisième-âge, quatrième âge ou encore grand-âge), sans oublier les compartiments pour adultes dans certaines entreprises (juniors / seniors). Ces distinctions sont infinies et obéissent toutes à une même volonté de contrôle¹.

Troisième dimension : la prise en considération du processus de vieillissement (comme « avancée en âge ») vient se superposer aux deux premières dimensions, en révélant les droits et les devoirs attribués à chacun de ces segments de vie, le plus souvent en fonction de préjugés concernant les capacités.

Quatrième dimension : l'âge est quelque chose que je m'approprie plus ou moins à partir de ce qui se dit des âges (et il y a une contre-subjectivation possible de l'âge).

Ces quatre dimensions constituent l'âge comme concept.

Maturité

On a déjà noté certains paradoxes de la maturation, mais voyons d'abord ce qu'elle veut dire généralement.

L'attribution de maturité est implicitement contrastive (elle est à la sortie de l'immaturité) et souvent associée positivement à l'avancée en âge (on dit qu'on atteint « une certaine maturité »), même si la notion d'« âge mûr » n'est pas dépourvue d'ambiguïté (de même qu'en catégorisation pornographique, « mature » veut dire « nettement plus âgé(e) que »).

La maturité est parfois attribuée à un comportement plutôt qu'à un âge : on dira de quelqu'un qu'il est « mûr pour son âge ».

En général, on entend par « maturité » des comportements : réfléchis (voire réflexifs), pondérés, raisonnables, comme si l'individu avait atteint son niveau optimal de développement.

On peut toutefois se demander ce qui est perdu en termes d'inventivité, d'originalité, de transgression, lorsqu'on glorifie la maturité. Maturité et conservatisme auraient-ils partie liée ? On le voit aussi avec l'euphémisation du vieillissement dans le monde de la pornographie.

Il ne faudrait pas assimiler un peu trop vite la maturité à la vieillesse : on pourrait imaginer la trajectoire humaine comme une courbe en cloche : immaturité / maturité / déclin de la maturité.

La maturité apparaît alors comme un concept polémique bien plus qu'irénique.

¹ Les Pythagoriciens identifient quatre âges : *pais*, *neos*, *anêr* et *gerôn*, dans la lignée des quatre saisons (Diodore de Sicile X, 9, 5). Platon distingue aussi quatre âges (*Lois* 658c-d ; 833c-d) et attribue à chacun des capacités intellectuelles différentes. Le *Corpus hippocratique* (fin du V^e siècle a. C.) : 7 *hêlikiai* de 7 ans (*paidion* ; *pais* ; *meirakion* ; *neaniskos* ; *anêr* ; *gerôn* ; *presbutês*).

Quel pourrait être le concept-tiers, qui redistribuerait les cartes ? Peut-être la **prudence**.

La maturité est un concept intéressant à utiliser, en regard de ceux d'intelligence ou de ruse, mais aussi de prudence. C'est toute la question qui oppose un acquis – la maturité (liée ou non à l'âge) – et un processus, qu'il faut activer en situation, comme la prudence. Mais peut-être dira-t-on que la prudence n'est que la mise en pratique de la maturité. Quoi qu'il en soit, ce qui est en jeu c'est le degré d'ouverture de la maturité à la nouveauté.

On peut également tenter d'utiliser la notion d'**expérience**, elle aussi déconnectée de l'âge : l'expérience est le résultat la traversée d'épreuves, ce qui renvoie bien sûr à une temporalité, mais pas nécessairement à l'âge. Plutôt à un parcours de vie.

Il faut alors avoir à l'esprit qu'il se produit presque inexorablement une dé-synchronisation des temporalités :

-entre les générations (c'est la question des rythmes, de l'accélération) ; les vieux ne comprennent plus les autres ;

-pour une génération (effet d'hystérésis) ; les vieux ne se comprennent plus eux-mêmes.

Enfin, proche de l'expérience, on trouve des notions utiles comme « savoir-faire » et « savoir-être » – même si nous n'arrêtons pas de les instrumentaliser (on peut faire barrage à quelqu'un en lui reprochant de manquer du savoir-être adéquat. On peut aussi penser à la notion de sens pratique. Mais tout ce groupe de notions présente un autre avantage : il montre le poids des circonstances et la nécessaire fluidité qu'impose la gestion appropriée du quotidien.

Que seraient les contraires de la maturité ?

Bien sûr, l'**immaturité** (qui peut être attribuée à des gens qui ne sont plus des enfants).

Le **ressentiment** (la vieillesse comme culture du sentiment de déclassement).

La **nostalgie** (c'était mieux avant : se réfugier dans le passé pour maintenir la continuité de soi).

Finalement, ce qui est en jeu c'est l'**autonomie** (maturité = autonomie) : pourquoi serait-elle liée à l'âge ?

Argumentaires possibles

1/Faut-il être vieux pour être sage ou faut-il être sage pour être vieux ? (La maturité est-elle un attribut du vieillissement ou une réponse aux expériences du vieillissement ?)

Ici, on peut reprendre les principaux éléments évoqués ci-dessus.

a/Le vieillissement permet l'acquisition d'une expérience qui peut se traduire en maturité (mais cela n'a rien de nécessaire). Donc, la maturité n'est pas un attribut du vieillissement, à la rigueur la traduction de ses épreuves).

b/Mais le vieillissement offre la possibilité de se dégager des enjeux de l'âge adulte en modifiant les responsabilités (ex : le rôle de grand-parent, l'investissement associatif ou municipal), ce qui place le vieux devant une sorte de devoir de maturité. Donc, l'avancée en âge peut être un signe de maturité.

c/De quelque côté qu'on fasse pencher la balance, il paraît difficile d'établir une relation mécanique entre âge et maturité, mais on peut observer des corrélations.

2/A chaque âge sa maturité ?

a/A regarder de plus près l'avancée en âge, on peut remarquer que la maturité n'est pas définie de la même manière à différentes périodes d'une existence : la maturité du trentenaire qui

s'installe dans un univers familial n'est pas celle du quinquagénaire qui en est à son troisième licenciement (et ainsi de suite). Chaque épreuve de la vie dessinerait alors une forme spécifique de maturité.

b/Mais cette idée reste encore prisonnière d'une conception linéaire de l'existence, alors qu'on peut y observer aussi des ruptures qui n'ont rien à voir avec l'âge (l'expérience vécue de deux victimes du terrorisme pourtant d'âges différents les rapproche dans la construction d'une résilience) et parfois des régressions terribles.

c/L'idée qu'il ne faille pas se contenter d'un modèle unique de maturité peut obtenir l'assentiment général, mais elle ne met pas l'accent sur deux phénomènes essentiels : la maturité ça se pratique plus que ça ne se décrète ; la maturité ce n'est pas seulement une compétence objective : c'est une réflexion assumée subjectivement.

3/La maturité est-elle un projet souhaitable ? Comment résister à l'injonction d'être enfin adulte ?

a/La maturité n'est-elle pas que le nom que nous donnons à notre capacité à rentrer dans le rang ? Ou à mettre un mouchoir sur nos désirs ?

« *La maturité n'est qu'un masque. Le groupe des adultes surveille mes gestes ma vie entière. Il m'aide à ne pas retourner en deçà de la frontière qui me sépare désormais, et pour toujours, de mon enfance. Je dois à chaque instant paraître adulte. Je suis d'abord adulte pour les autres comme les autres le sont pour moi. Dans les rencontres, il me faut cacher ces hésitations, ce tâtonnement qui seraient considérés comme des signes inacceptables d'immaturité. Je suis responsable de ce visage. Dans le face à face de tous les jours, je dois d'abord ne pas perdre la face, cette face d'adulte qui joue ses rôles dans le monde* » (G. Lapassade, *L'entrée dans la vie*, Paris, Economica, 1997, p. 299 [1963]).

Question induite : peut-on (et comment ?) / doit-on, faire la démonstration de sa maturité ?

b/Je ne suis pas mature parce que je le décide, parce que je l'ai projeté ou qu'on m'y a incité, mais parce que « je fais la part des choses » (j'établis des priorités explicites, je renonce à certaines choses et j'en redécouvre d'autres, je fais la part de mes impuissances). Cette construction d'une autonomie par la réflexivité n'a pas de lien direct avec l'âge.

c/Si c'est vraiment de maturité qu'il s'agit, il faut entendre l'avertissement de Lapassade et considérer que la maturité consiste aussi à laisser vivre en soi-même une part d'immaturité.

4/La maturité est-elle un bien durable ? (Comment résister au déclin de la maturité ?)

a/La réflexion de Merleau-Ponty part d'un débat en France dans les années cinquante (la classe ouvrière a-t-elle la maturité nécessaire pour entrer en lutte pour son émancipation ?), pour s'en éloigner en distinguant le « point de maturité » (ce moment où on serait prêt) et le processus de maturation : être non pas mûr, mais « plus mûr » (ici, le « plus » est du côté de la maturité et non de l'âge, comme dans notre sujet du jour).

b/Est-ce un bien (un acquis² durable ou non) ou est-ce une pratique (cf. la prudence), donc qui n'existe que pratiqué ?

² Celui qui est « arrivé à l'âge de la maturité » n'est plus capable, dit Hume, du fait de l'habitude, de distinguer d'un côté la preuve et de l'autre la probabilité des causes sous-jacentes qui s'additionnent pour y mener (David Hume, *Traité de la nature humaine*, Paris, Aubier, 1968 Livre I, Partie III, Section XII, pp. 211-226).

« Rien n'est jamais acquis à l'homme // Ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur... » Louis Aragon (*Il n'y a pas d'amour heureux*).

Ce qu'il y a d'intéressant ici c'est que la faiblesse est mise en parallèle avec la force – ce qui ne va pas de soi.

La pratique prudente³ pourrait transformer la faiblesse en ressource (à défaut de force).

c/La référence à la prudence donne un autre sens au débat : on peut chercher la maturité comme une visée (c'est la maturation de Merleau-Ponty ou plutôt le mûrissement), mais on ne peut viser le « là-bas » en négligeant complètement l'« ici » (c'est la distinction célèbre dans l'Antiquité entre l'archer qui vise le cœur de la cible et celui qui ne le fait qu'au prix du beau geste, *skopos* d'un côté, *telos* de l'autre).

5/ Argumentation à partir des Anciens

A. Une erreur de perspective historique (les Anciens ont-ils valorisé les vieux ?)

Il y aurait une opposition entre les Anciens et les Modernes : les premiers acceptant la vieillesse comme un phénomène nécessaire et inéluctable, qui permet néanmoins le retour sur soi, la transmission, donc une forme de sagesse pour ceux qui ont réussi à « fatiguer leurs désirs » sans s'y « briser » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 12 et 26) ; les seconds (notamment Bacon, Descartes, puis Condorcet) lutteraient de toutes leurs forces et leur science – notamment médicale – contre le vieillissement, synonyme de dépérissement.

Et pourtant l'Antiquité ne manque pas de stéréotypes dévalorisants sur les vieux : fous, lubriques et libidineux chez Aristophane ; corps usés, esprits affaiblis, devenus mesquins, craintifs et égoïstes chez Aristote⁴. Le summum est atteint dans la Sparte archaïque (1^{ère} moitié du VII^e siècle a.C) : le vieillard est celui qui n'a pas su obéir à l'injonction de la belle mort⁵ et qui par conséquent ne peut prétendre à l'immortalité. Il lui reste deux options : tomber courageusement au combat ; tomber pitoyablement dans la poussière. Au moins dans le premier cas, aura-t-il les honneurs (mais pas l'immortalité).

B. La culture de la maturité (la maturité comme projet)

D'un côté, Platon : il ne suffit pas d'être vieux pour être sage (la *République*, 328c-331d) ; mais la vieillesse autorise une supériorité intellectuelle et morale (*Lois* 715d), par l'expérience qu'elle confère pour l'exercice du pouvoir (*République* 347d) sans que pour autant vieillesse signifie automatiquement sagesse.

De l'autre, les Stoïciens (ici : Sénèque), le vieillissement est une conséquence des choix éthiques et diététiques : c'est la vertu qui ralentit le vieillissement. Il faut « mener ma vie (ut agam uitam) et non me laisser emporter (non ut praeteruehar) » (*Lettres à Lucilius*, 93, 7).

³ La prudence est, pour Aristote, une forme de sagesse pour introduire un peu de rationalité face aux choses contingentes (*Ethique à Nicomaque*, ch. V,1 : « Le propre de l'homme prudent est la capacité de bien délibérer sur ce qui est bon et utile pour lui, non de façon partielle, par exemple en ce qui regarde la santé ou la vigueur, mais en fonction du bien vivre pur et simple »), par distinction avec la pensée calculante qui est sagesse face aux choses nécessaires. Mais en tant qu'elle vise une vérité, elle ne saurait être confondue avec l'habileté (*Eth. Nic.*, ch. XII, 9 : « Il existe une faculté que l'on appelle habileté ; elle consiste dans le pouvoir de faire tout ce qui conduit à un but qu'on s'est fixé et d'atteindre ce but. Si celui-ci est beau, elle est digne d'éloges, s'il est vil, elle est fourberie ».) On est donc bien ici devant une notion qui renvoie à une maturité si elle est poursuite d'un universel.

⁴ Pour Aristote, le vieillissement est dû à un déséquilibre des éléments constituants (chaud et froid, humide et sec) qui affecte aussi l'esprit. Mais Galien propose une technique, un régime qui rétablit l'équilibre (la géromie).

⁵ Le pluriel *véoi* – qui en principe désigne les éphèbes, distincts donc des hommes matures (*ἀνήρ*) – exprime lorsqu'il est pris dans un sens général, l'idée de « jeunesse » pour la communauté des citoyens-guerriers de Sparte. Donc la valeur guerrière (*ἀγαθός*) tend à effacer les catégorisations, mais son issue ne saurait être la vieillesse : seulement la mort.

Ce n'est donc pas l'âge qui rend sage, mais une certaine façon de vivre le temps qui passe : un cheminement en première personne, par le moyen de la conscience de soi. Il faut « *mettre la main* (manum inicere, *Lettre 1, 2*) » sur le temps, ce que ne fait pas l'insensé (*stultus*), enseveli dans ses passions et ses répétitions, mais ce qui ne se fait pas si facilement⁶.

On en trouve un prolongement chez Plutarque, dans les *Vies* : la vieillesse se prépare dès l'enfance et elle n'est pas tant un moment qu'un aboutissement où se révèlent défauts et qualités de toute une vie.

C.Qu'y a-t-il au-delà de la maturité ? (sur : Suicide et euthanasie)

Au bout du processus, quelle place pour le suicide et l'euthanasie ? Platon proscrit le suicide (*Phédon*, 62c-6-8) : il faut mourir de vieillesse sans prolonger inutilement la vie des incurables (*République*, 407c-e).

Le sage stoïcien (comme le fit Zénon, par auto-asphyxie) peut mettre fin volontairement à ses jours, mais jamais par désespoir ou par trouble affectif, toujours lorsque les circonstances de l'existence deviennent des obstacles (Cicéron, *Des fins des biens et des maux* III, 18, 60⁷).

.

⁶ La *Lettre 75* décrit une sorte de progression graduée (« *Entre ceux qui sont en progrès, il y a de grandes différences* (Inter ipsos quoque proficientes sunt magna discrimina) » – *L. 75, 8*) vers la vertu, en métaphorisant la guérison : les « *progressants* » (progredientes ou proficientes) sont d'abord ceux qui sont vraiment sortis de la maladie mais sans conscience de leur état (« *ils ne savent pas qu'ils savent* (scire se nesciunt) » (*L. 75, 9*) ; puis ceux qui s'en éloignent mais sont toujours à risque de rechute (possunt enim in eadem relabi – *L. 75, 13*) ; enfin ceux (les sages) qui – sans être tout à fait à l'abri (notamment de la colère et de l'ambition) – savent s'en prémunir.

⁷ A noter que Plutarque critique Cicéron pour n'avoir pas su mettre en application pour lui-même ces sages précautions et avoir cherché à tout prix à rester dans la sphère du politique (Plutarque, *Vie de Lucullus* 517f-518b).